

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 1 (1894)
Heft: 12

Rubrik: Étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

grandeur et de dignité. Le succès de l'exécution des œuvres chorales et symphoniques : la *Messe solennelle*, l'*Ouverture de Léonore*, n° 3, et la *Neuvième Symphonie*, revient en grande partie à la direction absolument supérieure, à l'étude approfondie et intelligente des œuvres, à l'infatigable énergie et à l'enthousiasme communicatif d'un directeur tel que M. Alfred Volkland.

La première journée a été consacrée à la *Messe solennelle*. Les solistes étaient Mmes Uzielli et Jenny Hahn de Francfort. MM. Rob. Kaufmann de Bâle et Antoine Sistermans de Francfort, M. J. Joachim jouait le solo de violon et M. Alf. Glaus de Bâle tenait l'orgue.

Notre intention n'est pas de donner ici une analyse détaillée de la *Messe solennelle*. Disons cependant que l'imposante facture du *Kyrie eleison*, le prodigieux élan du *Christe eleison*, entonné par le quatuor solo, les épisodes tantôt puissants (*Domine Deus, rex caelstis...*), tantôt doux et pénétrants (*qui tollis peccata...*) du *Gloria*, la variété des diverses scènes du *Credo* et les pages plus sublimes encore du *Benedictus* et de l'*Agnus Dei* ont été pour nous autant de sources d'infinites jouissances musicales.

L'exécution, surtout de la part des chœurs, a été supérieure. Le *Gesangverein* de Bâle a des forces vocales excellentes et par dessus tout une direction d'une supériorité incontestable. Avec de tels éléments on ne peut autrement que mener à bien toute entreprise de ce genre.

La seconde journée nous conviait à l'audition d'une séance de musique de chambre donnée par le *Quatuor Joachim* avec le programme suivant :

Quatuor à cordes en ut mineur, op. 48, n° 4.
 » » *ut majeur*, op. 59, n° 3.
 » » *ut dièze mineur*, op. 131.

Cette soirée a laissé dans le souvenir de tous ceux qui y ont assisté une impression inoubliable. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de dépasser le degré de perfection avec lequel ont été rendus ces trois superbes quatuors. Les qualités exquises d'ensemble, d'interprétation ont fait de ces œuvres un régal artistique auquel nous ne sommes guère habitués. Malgré l'épouvantable chaleur de la salle, malgré l'uniformité du programme, l'attention des auditeurs s'est maintenue jusqu'à la fin.

Le chant de *Mignon*, dit par Mme Uzielli et *Neue Liebe, neues Leben*, par M. Sistermans alternaient avec les quatuors à cordes. Etait-ce là un heureux intermède ? Il est évident que ces productions vocales n'étaient pas en harmonie avec le caractère de la musique de chambre, d'autre part, pour nombre d'auditeurs, ils rompaient l'uniformité de sonorité résultant de trois quatuors à la suite l'un de l'autre.

Un concert symphonique donné dans la cathédrale a clos ces fêtes artistiques. Il débutait par la superbe *Ouverture de Léonore*, n° 3, exécutée par l'orchestre avec une précision, un ensemble et un brio que nous avons rarement entendus.

Le quatuor vocal a chanté ensuite, avec accompagnement d'orchestre à cordes, un *Chant élégiaque*,

op. 418, page d'une grande poésie dédiée au comte Jean von Pasqualati. Le *Concerto pour violon*, un trio pour soprano, ténor et basse : *Tremate, empi, tremate*, op. 416, et la *Romance en fa majeur* pour violon avec orchestre, remplissaient la première partie. Joachim, comme on pouvait s'y attendre, a été sublime ; il a rendu les deux œuvres avec une dignité, une noblesse, une expression si profonde, qu'on y sentait vibrer toute sa grande âme d'artiste.

Pour terminer le concert, une exécution modèle de la *Neuvième symphonie*. Comment qualifier les beautés transcendantes de cette œuvre unique, comment préciser les différents états d'âme qui s'y font jour depuis le sombre début de la première partie jusqu'à l'explosion de joie du final ! Nous ne nous en sentirions pas capables et nous avons préféré nous laisser aller aux ineffables émotions du moment.

L'exécution a été, croyons-nous, une des meilleures qu'on puisse entendre. Solistes, chœurs et orchestre ont été superbes dans leur interprétation et l'impression a été saisissante.

En résumé, succès complet pour le *Gesangverein* et pour son directeur ; quant à nous, nous devons être fiers de voir comment est compris, dans notre petit pays, l'art dans ses plus sublimes manifestations. On est accouru à ces concerts de tous les côtés, et chaque auditeur en a remporté, nous en sommes persuadés, un souvenir ineffaçable. Honneur à la ville qui sait entretenir dans son sein un culte artistique aussi fervent et qui emploie ses forces à glorifier le génie d'un BEETHOVEN.

Alb. QUINCHE,

ÉTRANGER

LETTER DE PARIS

Les représentations de M. Maurel, à l'Opéra-Comique, obtiennent un succès énorme, prodigieux. *Falstaff* continuera de faire salle comble jusqu'à la fermeture du théâtre, et comme beaucoup de Parisiens n'auront pas pu voir la pièce, M. Carvalho la reprendra à la réouverture. L'empressement du public, d'ordinaire si récalcitrant aux œuvres d'art nouvelles, s'explique aisément. Il est rare de passer une soirée aussi agréable. Et c'est le vieux maître italien, l'homme aux livrets sombres, au dramatique violent, qui vient de rendre au théâtre, éminemment français, sa gaîté d'autan et qui met du soleil dans son répertoire. Qu'elle soit la bienvenue, cette lumineuse éclaircie, alors que nos compositeurs, au lieu de suivre les traditions nationales, étiolent leurs talents sur des livrets insipides et perdent leur temps à bémoliser des images d'Epinal sacrées ou profanes. *Falstaff* est une farce, un *opera buffa* comme Cimarosa en écrivait jadis ; mais sous cette bouffonnerie, il y a une forme d'art exquise, une partition vibrante de jeunesse, enragée de verve, avec

un coin de poésie tout à fait charmant, et ces chœurs-là trouvent toujours un public.

La pièce est adroitement faite, lestement menée ; en s'associant avec M. Boïto, l'illustre maestro Verdi a rencontré le plus précieux des collaborateurs, celui qui a le plus complètement compris son génie, son âme d'artiste (pourquoi cette rencontre n'a-t-elle pas eu lieu plus tôt ?), non un librettiste ordinaire, mais un musicien et un poète comme le prouvent le *Mefistofele* et le poème d'*Otello*, écrit dans une belle langue et magistralement rendu. Cette fois encore, les deux associés se sont adjoint pour troisième collaborateur, Shakespeare, dont l'œuvre, par la solidité de la charpente et par la puissance expressive des caractères, se prête merveilleusement à la musique. Seulement les pièces sont touffues à l'excès, encombrées de scènes et de personnages disparates ; la musique, au contraire, qui se perdrait dans ce dédale et est toujours lente à suivre une action, veut une très grande simplicité. Aussi M. Boïto, dans son adaptation des *Joyeuses Commères de Windsor*, a-t-il largement déblayé le terrain. Il s'est borné à montrer Falstaff aux prises avec les commères, et à un joli épisode d'amour ; il a supprimé nombre de rôles secondaires, fait un seul personnage des deux prétendants officiels de Nannette, que Shakespeare mystifiait, dans la mascarade, en leur faisant épouser... des garçons déguisés en filles. De tous ces mariages extravagants, il y en a un sérieux, celui de Nannette et de Fenton, la fin d'une idylle charmante dont les furtifs baisers traversent une pièce remplie de horions et de coups de bâton.

Malgré son vice d'iyrogne, malgré son énorme ventre, Falstaff fait toujours le galant. Les bouteilles vidées, il écrit volontiers des épîtres amoureuses à l'une ou à l'autre. Après une violente dispute avec deux sacrifants de ses amis, et un certain docteur Caïus, victime des trois drôles, sir John a déclaré par écrit sa flamme à deux dames Alice Ford et Meg. A la réception de ce billet doux, simplement fait en partie double, les joyeuses commères se réunissent pour se venger. L'une d'elles, Mrs. Quikcly va lui annoncer qu'il est attendu chez Alice, de deux heures à trois, heure à laquelle le mari est sorti. Immédiatement après, celui-ci survient, se présente sous un faux nom et expose à Falstaff un projet très ingénieux : il adore Alice Ford, mais c'est une vertu à toute épreuve ; que Falstaff, moyennant argent, lui fasse la cour, et cette vertu redoutable ne sera plus pour lui-même un obstacle. Sir John approuve, et naïvement lui confie l'heure du rendez-vous. On devine ce qui va se passer. Le duo d'amour chez Alice est brusquement interrompu par le mari qui déchaîne le plus épouvantable vacarme : valets courant à la recherche du coupable, Nannette et Fenton s'embrassant derrière le paravant, Falstaff caché dans un panier de lessive, panier très pré-médité, et jeté par la fenêtre dans une boue noirâtre. Au dernier acte, nous le revoyons attablé devant l'hôtel de la Jarretière et à demi consolé de sa mésaventure. Alors Quickly se présente de nouveau, et, après quelques hésitations, obtient un nouveau rendez-vous

pour Alice cette fois, à minuit, dans la forêt où une grosse farce se prépare. Au cours de cette féerie improvisée avec ses fantômes et ses lutins, Caïus, mystifié à son tour, trouve à son bras le sacrifant Pistolet au lieu de Nannette, Falstaff harponné, à demi assommé, demande grâce en disant amen. Conclusion : la vie n'est qu'une farce, excepté pour les deux amoureux qui ont obtenu l'autorisation de s'épouser.

Comment vous parler de la musique ? Cette partition légère, vaporeuse, pétille comme de l'*Asti spumante*. La déclamation est juste, spirituelle, l'écriture vocale a des contours mélodiques charmants. Le duo d'amour des deux jeunes gens, toujours repris, toujours interrompu, est dessiné avec une grâce incomparable ; et au dernier acte les appels des cors, les strophes de Fenton complètent ce côté poétique de l'œuvre, contraste saisissant avec le reste de cette partition endiablée. Outre les caractères des divers personnages qui sont très bien rendus musicalement, il faudrait presque tout citer : le monologue de l'*honneur*, le dialogue des commères, les deux scènes de Falstaff à Mrs. Quickly, celle avec le mari d'Alice où celui-ci, resté seul, songe mélancoliquement à certain bois tortu, le chant syllabique redit trois fois par Maurel, *quand j'étais page*, la légende du *Chasseur noir* si drôlement accompagnée. Nous aimons moins la fugue finale qui ralentit et fait un peu trop attendre la conclusion. Quant à l'orchestre, il est plein de sonorités ingénieuses, de trouvailles piquantes et spirituelles.

M. Maurel est un prodigieux artiste ; s'il donnait un peu plus de voix, ce serait le Falstaff idéal. A côté de lui, en première ligne, M^{me} Delna qui a composé avec une rare perfection l'amusant personnage de la messagère Quickly. Les autres rôles sont tenus par Soulacroix (le mari), Clément (Fenton) et les commères par MM^{es} Grandjean, Landouzy et Chevalier. Dans les ensembles, d'une écriture tout à fait originale et où les superpositions arrivent à des complications formidables, un peu de justesse ne serait pas superflue. On sait que la première, conduite par l'auteur, n'a été qu'une suite d'acclamations pour le maître dont la puissance créatrice, plus que jamais affirmée, après un *Otello* vient de donner un *Falstaff*, c'est-à-dire les deux œuvres d'art les plus opposées.

Le mois prochain je vous parlerai de deux autres œuvres nouvelles. L'une, *Le Portrait de Manon*, a été peint par Massenet lui-même qui a fait un abrégé de *Manon ad usum pupillorum* ; on dirait une jolie édition in-32, un volume de poche, de reliure élégante, empruntée à quelque bibliothèque galante du siècle dernier. L'autre, *Djelma*, est une invraisemblable histoire de chasse au tigre, en trois actes et dans les Indes ; mais on ne voit pas le tigre et il manque... le prince de Galles.

ELIE POIRÉE.

LETTER DE LONDRES

Possédant une expérience consommée du théâtre d'opéra et des artistes, ayant à sa disposition des

ressources pécuniaires apparemment inépuisables, Sir Augustus Harris, le roi des impresarii, obtient d'année en année, au théâtre de *Covent Garden*, un succès de plus en plus grand et mérité par le soin et la prodigalité qu'il apporte à la composition de sa troupe et par le choix des œuvres tant anciennes que nouvelles qu'il lui fait représenter.

Quand je dis « sa » troupe, je me trompe ; je devrais dire « ses » troupes, car il en a trois : une italienne, une française et une allemande. Quelquefois, par suite d'indispositions si fréquentes chez les artistes, ces troupes se trouvent être mêlées dans le même opéra, et il est arrivé des cas où le ténor chantait en italien, la soprano en français et la basse en allemand.

Une telle surabondance d'artistes, dont au moins une demi-douzaine appartiennent à la fine fleur du panier, constitue naturellement une énorme dépense, surtout si l'on considère la variété très grande des œuvres représentées pendant les dix semaines de la saison de Londres. La simple énumération des opéras joués pendant les six premières semaines est surprenante. Qu'on en juge : *Manon Lescaut* (de Puccini) qui a ouvert la saison, *I Pagliacci*, *Cavalleria Rusticana*, *Faust*, *Carmen*, *Philemon et Baucis*, *Orfeo*, *Falstaff* (de Verdi) *Les Huguenots*, *Lucia di Lammermoor*, *Rigoletto*, *Lohengrin*, *Romeo et Juliette*, *Werther* et *La Navarraise*. Voilà, certes, de quoi attirer un public nombreux et de quoi satisfaire les goûts les plus divers. Ajoutez à cela *l'Elaine* (de Bemberg), qui verra sous peu le jour, quatre nouveautés pour Londres, *L'Attaque du Moulin*, *Sapho*, *Mefistofele* et *Signa*. Qu'on s'étonne après cela que *Covent Garden* fasse salle comble tous les soirs.

Mais ce n'est pas tout. Concurremment avec *Covent Garden*, Sir Augustus a ouvert le 19 juin la scène de *Drury Lane* pour y donner une série de huit représentations d'opéras allemands, chantés en allemand. On y a déjà joué, devant des salles absolument bondées, *Die Walküre* et *Siegfried* ; il reste encore *Tannhäuser*, *Tristan und Isolde*, *Lohengrin* ; puis viendront *Fidelio* et *Der Freischütz* ; enfin, la huitième représentation, qui aura lieu le 10 juillet, sera une répétition de *Die Walküre* dont le succès a été colossal.

Manon Lescaut (de Puccini), quoique très bien accueilli à la première représentation, n'a cependant encore été joué qu'une deuxième fois. C'est que l'opéra ne vaut pas celui de Massenet, bien que ce soit une œuvre fouillée, savante et d'une grande valeur symphonique.

Le *Falstaff* de Verdi a beaucoup mieux réussi. Le maestro octogénaire, le « Grand Old Man » de l'opéra, a surpris agréablement le public par sa nouvelle manière. De même que *Manon*, *Falstaff* procède de la nouvelle école italienne dont la méthode a été influencée par Wagner. Cette nouvelle œuvre de Verdi est très remarquable par la richesse des thèmes, le pittoresque, l'orchestration fantasque et la vigueur du coloris ; les instruments caquètent entre eux aussi bien et mieux que les joyeuses commè-

res elles-mêmes ; et rien n'est plus surprenant chez le vieux vétéran musical que la fraîche spontanéité de l'inspiration musicale servie par un excellent libretto d'une franche gaieté comique. Signor Pessini s'est particulièrement distingué dans le rôle si difficile du ventripotent chevalier anglais, et il a été dignement secondé par Pini-Corsi, Beduschi et les Signorine Olga Olghina et Giulia Ravogli.

Werther a été un grand succès pour Massenet. L'adorable Miss Eames s'y est montrée un peu trop froide, mais Jean de Reszké s'y est taillé un triomphe colossal. Jamais le célèbre ténor polonais n'a mieux révélé son merveilleux talent. Sa voix a maintenant toute la pureté, toute l'ampleur et toute la souplesse désirables, et en outre son jeu dramatique est parfait. Aussi les bravos enthousiastes ont-ils été interminables.

Autre succès, plus grand encore, pour Massenet, dans *la Navarraise*. Le maestro français a composé spécialement cet opéra pour le talent si chaud, si varié, si souple de l'admirable cantatrice qui a nom Calvé. Cette création d'*Anita*, la Navarraise (qui, nouvelle Judith, va tuer dans son camp le chef carliste pour obtenir la récompense qui lui servira de dot, mais dont l'action est interprétée à mal par son fiancé jaloux qui meurt en la maudissant) est encore plus dramatique que celle de *Santuzza* (de *Cavalleria*), ce qui n'est pas peu dire, et Calvé l'a rendue avec une si poignante réalité que l'enthousiasme de la salle était à son comble. Aussi *La Navarraise* a-t-elle été rejouée quelques jours après.

Melba, l'exquise diva australienne, plus classique et plus régulière que Calvé, partage avec elle le succès triomphal. Elle a produit un très grand effet dans les rôles de *Juliette*, *Lucia*, *Gilda* et *Marguerite*. Sa voix est dans toute sa plénitude, son jeu plus affermi que les années précédentes ; la pureté de ses vocalises, dans le rôle de *Lucia*, a ravi le public. Quelle sûreté, quelle précision dans le fameux duo avec la flûte : l'instrument impeccable était positivement eclipsé !

Plançon est toujours le grand artiste à la voix mâle et richement timbrée, un des favoris du public anglais. Alvarez a retrouvé son succès de l'année dernière dans *Don José* (de *Carmen*) et a maintenu sa haute réputation dans le rôle d'*Araguil* (de *la Navarraise*) ; la voix est toujours aussi claire et la prestance aussi belle.

Mme Gherlisen, qui avait heureusement débuté l'année dernière à *Drury Lane* dans *La Juive*, vient d'avoir à la récente représentation en allemand de *Die Walküre* les honneurs de plusieurs rappels avec le fameux ténor allemand Alvary. Elle jouait le rôle écrasant de *Sieglinde*, tandis que la célèbre Frau Klafsky qui personnifiait *Brünnhilde* remportait un succès éclatant.

Le baryton Albers a très bien rendu *Escamillo* (de *Carmen*) et *Valentin* (de *Faust*). Sir Augustus a engagé tant d'excellents ténors qu'il trouve probablement de la difficulté à les employer tous. C'est ainsi que je m'explique pourquoi Bounard qui est de force à remplir les premiers rôles, puisqu'il est

engagé au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles comme premier sujet, n'a pas encore tenu d'emploi plus important que *Philémon, Tybalt* (de *Romeo et Juliette*) et *Arlequin* (des *Pagliacci*) qu'il remplit d'ailleurs avec le talent qu'on lui connaît.

Il me reste très peu de place pour parler des innombrables concerts du mois écoulé ; la majeure partie en a été organisée par Mr N. Vert qui est non seulement le plus expérimenté des impresarii de concerts, mais aussi le plus aimable envers la presse. Grieg et Saint-Saëns ont été acclamés à la *Philharmonic Society* où ils ont conduit chacun plusieurs de leurs œuvres. Très grand succès pour Raoul Pugno dans deux concerts où il a joué quelques-unes de ses compositions avec l'aide du fameux violoncelliste Hollmann. La célèbre Sophie Menter et son plus célèbre élève Sapellnikof ont recueilli une ample moisson de bravos. Mme Roger-Miclos nous a charmés par son jeu si pur et si distingué. Tivadar Nachèz a dignement maintenu sa réputation de violoniste de premier ordre, au sentiment exquis, au jeu d'une grande intensité expressive. Miss Frida Scotta et Miss Eldina Bligh manient toutes deux l'archet avec beaucoup de talent. Yvette Guilbert a eu un succès fou et a réussi à emballer la presse anglaise. Enfin — signe des temps — Patti, dont la voix garde toujours une fraîcheur étonnante, Patti a chanté pour la première fois du Wagner en public, et qui plus est l'a chanté dans la perfection. Patti découvrant Wagner en 1894 ! Mieux vaut tard que jamais.

JULES MAGNY.

NOUVELLES DIVERSES

— Nous avions omis dans l'étude sur *Hulda*, par notre excellent collaborateur M. E. Destranges, la note suivante que nous rétablissons d'autant plus volontiers qu'elle fait ressortir comment, en France, un génie comme Franck a été traité, en comparaison de l'honnête médiocrité qui a nom Thomas :

« Les journaux annoncent la nomination de M. Thomas au grade de grand'croix de la Légion d'honneur ! Franck, lui, n'a été promu chevalier — et encore au prix de quelles démarches de ses amis ? — qu'à la fin de sa vie. La nouvelle distinction qui échoit au fabricant de mélodies poussives qui, il y a deux ans, ne voyait aucune utilité à ce que la Société des Concerts du Conservatoire montât la *Messe en si mineur* de Bach — qu'il avouait d'ailleurs ne pas connaître — est une nouvelle preuve que l'élévation dans les grades de la Légion d'honneur n'est en rien proportionnée au mérite. Tout cela serait risible si ce n'était triste. »

— Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs et tout spécialement aux professeurs de musique et à leurs élèves, la prochaine apparition d'un *Agenda musical de la Suisse romande*. Cet agenda contien-

dra, en un petit volume élégamment relié, format de poche, tout ce qui peut intéresser, de près ou de loin, l'amateur ou le musicien de profession : un tableau de tous les jours de l'année, divisé de manière à permettre d'y inscrire heure par heure les leçons, les cours, etc. ; une liste très complète des villes ou localités de quelque importance de la Suisse romande avec des indications précises sur les diverses institutions musicales, écoles de musique, salles de concerts, sociétés instrumentales et chorales, agences de concerts et les adresses des chefs d'orchestre, directeurs de musique, organistes, critiques, professeurs, marchands de musique et d'instruments, etc. On y trouvera en outre quelques portraits, des notices biographiques, bibliographiques et nécrologiques, une liste de nouveautés musicales, etc. etc.

La maison Henn qui entreprend la publication de l'*Agenda musical de la Suisse romande* en a confié la rédaction à M. Georges Humbert, professeur au Conservatoire ; le petit volume sortira des presses de MM. Reymond et Cie (Imprimerie Fick), nous ne doutons donc nullement qu'il ne réponde aux exigences les plus grandes.

— Les concerts d'été que donne chaque année M. Otto Barblan, organiste de la cathédrale de Saint-Pierre, recommenceront le mercredi 11 juillet, à 8 h. 1/4, et auront lieu, jusqu'à fin septembre, tous les lundis, mercredis et samedis. On sait que dans chaque concert un soliste, amateur ou artiste, prête son concours à M. Barblan et donne ainsi au programme la variété indispensable. Le premier sera M. Pahnke, le nouveau professeur de violon au Conservatoire.

— Dans son dernier concert, le samedi 16 juin, la *Lyre-Chorale* a exécuté, sous la direction de M. Georges Humbert, les *Revenants de Tydal (Todtenvolk)*, la célèbre ballade chorale de F. Hegar. L'œuvre très intéressante, mais d'une difficulté extraordinaire, a produit un grand effet, quoique l'exécution n'en parut pas absolument parfaite ; nous l'aurons sans doute un jour meilleure, lorsque la société se sera familiarisée avec l'œuvre.

SUISSE. — Un regrettable oubli a fait oublier dans notre n° 41 la réponse de M. E. Genillard, à notre article : *A propos du Chœur d'hommes de Lausanne* : « Ma version est la seule vraie, nous dit M. G., et je suis forcé de la maintenir. Il n'est pas exact que la direction du Chœur d'hommes ait été offerte à M. G.-A. Köella avant de l'être à Hœssli : ces deux musiciens ont reçu en même temps une lettre identique dans ses termes leur demandant s'ils accepteraient la direction et à quelles conditions. M. Köella déclina, pour raison de santé. Voilà la vérité vraie, il n'y en a point d'autre. » Dont acte.

— De toutes parts nous parviennent des récits enthousiastes de la représentation quatre fois répétée, à Avenches, de *Julia Alpinula*, le drame de M. Adolphe Ribaux. Quoique nous n'ayons point coutume de parler ici des œuvres littéraires, nous tenons à